

## ENTRE LA FAMILLE ET L'ETAT : L'HÉRITAGE DU NOM ET SES DÉTOURS DANS L'ITALIE DES COMMUNES

François Menant

*Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien, 3*  
(Actes des séminaires de Rome, 24 février et 7 avril 1997),  
*Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen Âge*, 110 (1998, fasc. 1), p. 253-270

Les enquêtes précédentes du groupe de recherche sur la « Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne »<sup>1</sup> ont laissé le paysage anthroponymique italien, vers le milieu du XIIIe siècle, à l'issue de la généralisation du nom à deux éléments : du Nord au Sud de la péninsule, les laïcs de sexe masculin sont à cette époque -parfois depuis plusieurs générations- dotés d'un système de désignation qui associe un nom personnel (qu'on peut commencer à appeler « prénom » puisqu'il est suivi d'un autre élément) puisé dans un répertoire mouvant mais à peu près délimité, et un élément complémentaire qui peut être le nom du père ou d'un ancêtre, un sobriquet, un toponyme, un nom de métier. La nouvelle étape de la recherche, dont les actes sont rassemblés dans le présent volume, a visé en premier lieu à élucider l'évolution du statut de ce deuxième élément, pour préciser s'il tend dès les derniers siècles du Moyen Age à devenir héréditaire. On savait cependant en commençant cette nouvelle recherche que cette question, définie en coordination avec les équipes qui travaillent sur la France méridionale et sur l'Espagne, ne correspondait que partiellement aux réalités italiennes : même sans avoir de grandes lumières sur la situation anthroponymique post-médiévale de la péninsule, on pressent que le nom à deux éléments dont l'un héréditaire ne finit de s'imposer qu'au XIXe siècle<sup>2</sup>, et les étapes précédentes de notre recherche se sont en fait achevées sur un constat de diversité et de croissante complexité des désignations dans le courant du XIIIe siècle<sup>3</sup>. Les travaux, peu nombreux mais fondamentaux, dont on dispose par ailleurs pour les XIVe et XVe siècles, essentiellement sur la Toscane, montrent eux aussi que les pratiques de désignation sont très loin de se stabiliser et de se simplifier dans l'Italie des seigneuries, des Etats territoriaux et de la Renaissance. Les études que nous présentons aujourd'hui confirment cette évolution multiforme : elles rendent compte des diverses expériences de désignation collective et individuelle qui se développent pendant ces deux siècles, et dont l'une (mais qui n'est pas unique, ni même sans doute majoritaire) est le système à deux éléments dont l'un transmissible. La variété des situations analysées et l'extension du

---

<sup>1</sup> Publiées sous le titre *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen Age*, t. 106 (1994, fasc. 2) et 107 (1995, fasc. 2) ; ces volumes seront désormais cités *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, I et II. Voir aussi *L'anthroponymie, document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux. Actes du colloque international...* (Rome, 6-8 octobre 1994), éd. M. Bourin, J.-M. Martin et F. Menant, Rome, 1996 (Collection de l'Ecole française de Rome, 226).

<sup>2</sup> L'article fondateur de Gaudenzi en faisait déjà la remarque il y a un siècle : A. Gaudenzi, *Sulla storia del cognome a Bologna nel secolo XIII*, dans *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano*, 19 (1898), p. 1-163.

<sup>3</sup> Cfr F. Menant, *Quelques remarques de méthode sur l'étude des systèmes anthroponymiques italiens du Moyen Age*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, I p. 325-329 ; F. Menant et J.-M. Martin, *Conclusion*, *ibidem*, I, p. 723-736, et II, p. 627-633 ; Ch. Klapisch, *Quel Moyen Age pour le nom?*, dans *L'anthroponymie, document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, p. 472-480 ; F. Menant, *L'Italie centro-septentrionale*, *ibidem*, p. 19-28..

champ chronologique sur plus de deux siècles ne permettent certes pas d'émettre des conclusions fermes et complètes ; on peut néanmoins tenter d'identifier des lignes dominantes dans ces évolutions foisonnantes, de recenser ce qui fait leurs différences, et de chercher les facteurs qui les modèlent, en espérant que des travaux ultérieurs viendront donner davantage de consistance à cette esquisse<sup>4</sup>.

## 1 - Quelques lignes directrices de l'évolution.

*Le nom complexe est général.*

Un constat simple peut être pris comme point de départ de toutes les évolutions analysées dans cette enquête : le nom complexe est général, même si, lorsqu'on approfondit l'observation, il apparaît que la désignation orale quotidienne -pour autant qu'on puisse l'atteindre- se contente facilement d'un nom personnel unique. En ce qui concerne l'usage écrit, en tout cas, les conclusions des phases précédentes de l'enquête sont largement confirmées : le nom à deux éléments est vraiment devenu majoritaire dans l'Italie du XIII<sup>e</sup> siècle, en supplantant le nom unique après un parcours qui dans beaucoup de cas a été lent et tortueux, voire inachevé<sup>5</sup>. Mais on constate aujourd'hui que cette apparente unification masque une hétérogénéité générale, qui prend deux grandes formes : d'une part le deuxième élément n'est pas clairement sur la voie de l'hérédité ; d'autre part la désignation comporte souvent plus de deux éléments. La combinaison de ces deux facteurs -multiplicité des éléments et éventuelle tendance à la stabilisation de l'un d'eux - varie selon les régions, mais aussi selon les milieux sociaux, selon les types de documents.

*Le deuxième élément reste peu transmissible.*

On constate en premier lieu que le deuxième élément reste très souvent purement personnel ; dans certains lieux, c'est même la quasi-totalité des cas. Il adopte en général la forme d'un *nomen paternum* qui change à chaque génération ; c'est la pratique durable que relèvent Ch. de la Roncière chez les paysans toscans, A. Molho dans une grande famille florentine comme les Rucellai, Ph. Jansen chez les habitants de Macerata....<sup>6</sup> Le *nomen paternum* peut acquérir une certaine valeur de marqueur familial par la répétition à générations alternées, mais il ne devient pas un nom de famille héréditaire. Dans le même ordre d'idées d'une instabilité récurrente de la désignation, on remarquera que certaines formes que nous avons rencontrées lors de la recherche sur la diffusion du second élément, et qui étaient considérées comme des formes de transition, réapparaissent dans l'onomastique complexe du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle : c'est le cas en particulier des sobriquets introduits par des formules du type *qui dicitur*, très employés entre XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, et dont la raréfaction était un des indices du passage au nom complexe. On retrouve ces formes en nombre significatif, en 1300, chez les paysans de Pulicciano, qui s'appellent *Baccolus qui Ascigua vocatur* ou *Casinus qui Cazziere vocatur quondam Jani de*

---

<sup>4</sup> Le texte qui suit, élaboré à la suite du séminaire tenu à l'Ecole française de Rome le 7 avril 1997, a été présenté aux journées d'Azay-le-Ferron des 14-16 juin suivants (dont les actes sont en cours d'édition), et la version publiée aujourd'hui doit beaucoup aux discussions qui ont eu lieu lors de l'une et de l'autre rencontre. Il va de soi toutefois que les opinions que j'émetts n'engagent que moi.

<sup>5</sup> Voir le cas extrême représenté par les Marches, analysé ci-dessus par Ph. Jansen, *L'anthroponymie dans les Marches du milieu du XIII<sup>e</sup> s. à la fin du XV<sup>e</sup> s. : archaïsme ou régression?* C'est le seul exemple où le nom complexe ne devienne pas majoritaire ; mais des tendances analogues s'étaient déjà révélées par exemple à Pise (études d'E. Salvatori, citées ci-dessous), et les problèmes de classification sur lesquels nous reviendrons plus loin comptent pour beaucoup dans ces divergences.

<sup>6</sup> Voir leurs articles ci-dessus : Ch. de la Roncière, *Le système anthroponymique dans la campagne toscane, 1280-1350* ; A. Molho, *Noms, mémoire, identité publique à Florence à la fin du Moyen Age* ; Ph. Jansen, *L'anthroponymie dans les Marches...*

*Ronta*<sup>7</sup>. En revanche ces formes sont pratiquement absentes à la même époque à Crémone, où le système à deux éléments dont l'un transmissible est quasi-exclusif<sup>8</sup> ; il y a un lien évident entre ces deux phénomènes : la fréquence du *qui dicitur* est inversement proportionnelle à celle du nom à deux éléments dont l'un transmissible, et sa résurgence dans l'Italie des XIIIe et XVe siècles confirme que l'évolution y prend des voies inattendues.

*Le nom compte souvent plus de deux éléments.*

D'autre part, le système de désignation compte souvent dès le XIIIe siècle, sinon dès le XIIe, plus de deux éléments, et cette tendance va s'amplifiant par la suite : chaque individu est désigné par une série d'éléments de plus en plus nombreux. Cette évolution, qui touche une fraction toujours plus large de la population, se lit de façon particulièrement claire dans les tableaux établis sur la longue durée par A. Molho<sup>9</sup> ; E. Hubert et M. Vendittelli l'observent également à Rome<sup>10</sup>. A l'intérieur de cette tendance assez répandue (mais pas universelle, comme en témoigne le cas de Crémone), se distinguent deux grands courants : les noms qu'on additionne sont soit des *nomina paterna* (c'est le cas commenté par A. Molho), soit une association de *nomina paterna* et de *cognomina* collectifs. Ce deuxième cas a été largement évoqué par O. Guyotjeannin à propos de Parme et de Bologne<sup>11</sup>, et on le retrouve beaucoup plus tard chez les artisans génois étudiés par G. Casarino, et dans bien d'autres milieux des villes italiennes. Dans ce système, une fraction de la chaîne de noms est transmissible, et identifie une partie de la famille plus ou moins large : on aboutit dans l'aristocratie émilienne du Duecento à un emboîtement de *cognomina* collectifs qui désignent des branches successivement ramifiées du lignage. De même, les artisans de Gênes portent des *cognomina* provenant de la campagne (toponymes ou noms de groupes familiaux de leurs villages d'origine) qui désignent des groupes plus ou moins larges, de la famille nucléaire à l'ensemble de familles étendu.

*Une ambiguïté durable entre formes simples et formes complexes fondées sur les nomina paterna.*

Une difficulté majeure du classement, le choix entre les formes IIa (*Iohannes filius Petri*) et IIIa (*Iohannes Petri*)<sup>12</sup>, qui était déjà très présente auparavant, prend une importance démesurée à partir du XIIIe siècle, quand la construction la plus répandue du nom est le *nomen paternum* : fait-il partie du nom, et est-il appelé à devenir héréditaire<sup>13</sup>? ou bien reste-t-il un élément complémentaire, changeant à chaque génération<sup>14</sup>? Rappelons que cette distinction n'est qu'en apparence minimale<sup>15</sup> : elle commande en bonne partie notre appréciation de l'évolution du nom

<sup>7</sup>Ch. de la Roncière, *Le système anthroponymique dans la campagne toscane...*, tableau 1.

<sup>8</sup>F. Menant, *Comment s'appelaient les habitants de Crémone vers 1300? Contribution à l'histoire du nom de famille en Italie*, ci-dessus.

<sup>9</sup>A. Molho, *Noms, mémoire...*, tableau 2.

<sup>10</sup>Contributions inédites, présentées au séminaire du 7 avril 1997.

<sup>11</sup>O. Guyotjeannin, *Problèmes de la dévolution du nom et du surnom dans les élites d'Italie centro-septentrionale (fin XIIe-XIIIe siècle)*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, II, p. 557-594. Voir aussi N. Wandruszka, *Die Entstehung des Familiennamens in Bologna (XII. und XIII. Jahrhundert)*, *ibidem*, p. 595-625.

<sup>12</sup>Je me réfère ici à la typologie élaborée pour les phases précédentes de l'enquête : les principes de base en sont exposés par M. Bourin, *L'enquête : buts et méthodes*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, [I], p. 11-12, et la version qui en a été dérivée pour l'Italie est présentée par J.-M. Martin, *Introduction à Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, I, p.320-322.

<sup>13</sup>Les descendants de *Iohannes Petri* continueront à s'appeler *Petri*.

<sup>14</sup>Le fils de *Iohannes [filius] Petri* s'appellera *Albertus* (ou *Petrus*, ou tout autre nom) *[filius] Iohannis*, son petit-fils *Petrus* (ou *Iohannes...*) *[filius] Alberti*, etc.

<sup>15</sup>Voir J.M. Martin et F. Menant, *Conclusion*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne: L'espace italien*, I, p. 723-724.

simple au nom complexe, et à plus longue échéance de la stabilisation du deuxième élément comme nom de famille transmissible. Presque partout présent en abondance, le cas est particulièrement répandu en Toscane : Ch. Klapisch explique bien que le même homme peut y être alternativement appelé *Iohannes filius Petri* et *Iohannes Petri*, et que la traduction italienne, Giovanni di Pietro, est univoque : les Toscans utilisent de toute façon couramment et très longtemps la mention explicite de la filiation<sup>16</sup>. Le problème est naturellement présent dans l'étude de Ch. de la Roncière : il présente des formes qui sont apparemment des noms à deux éléments, sans liaison entre les deux termes, mais dont le second change en fait à chaque génération ; le fonctionnement s'assimile donc à un type IIa, alors que la forme évoque un IIIa. Quant à Ph. Jansen, il trouve dans les Marches une énorme majorité de noms du type Oliverio di Antonio ou Oliverio di Antonio di Martino, dont le classement laisse également dubitatif.

La typologie qui avait été utilisée -non sans problèmes mais efficacement- pour étudier la diffusion du nom à deux éléments s'avère donc caduque, au moins sur un point fondamental, dès lors qu'il s'agit de préciser la transmission de ce dernier. L'incertitude qui règne entre les formes *Iohannes filius Petri* et *Iohannes Petri* traduit en fait la fluidité des désignations dans la société italienne de ce temps : la formulation de l'identité d'un individu peut adopter des expressions qui varient dans leur détail et restent mouvantes quant à leur système de références, au père et aux ancêtres notamment. Derrière la caducité de la typologie se profile celle du discours tout entier sur le *cognomen* héréditaire comme moyen unique d'identification familiale : en société, on ne peut pas vivre sans nom, mais on peut vivre sans surnom héréditaire. C'est ce que démontrent abondamment les Italiens des derniers siècles du Moyen Age, en élaborant des façons de nommer aussi diverses qu'éloignées du système de désignation à deux éléments dont l'un héréditaire.

## 2 - Façons de nommer.

Les systèmes de désignation qu'ont relevés les études rassemblées ici se ramènent à quelques types qui expriment des façons de nommer assez différentes :

### a- Deux éléments dont le deuxième héréditaire.

Ce type représente la suite logique de la diffusion du nom à deux éléments, et c'est sa généralisation qui était l'hypothèse de travail de l'enquête sur la fixation du nom de famille en France, Espagne et Italie. Mais le deuxième élément transmissible reste en fait minoritaire dans les corpus italiens étudiés, à l'exception près de Crémone, où il est au contraire général, et d'autres villes lombardes, où de rapides sondages révèlent sa présence plus ou moins diffuse ; rappelons aussi le cas vénitien, exceptionnel puisque le deuxième élément héréditaire y est l'unique mode de désignation dès avant l'an mil. L'absence d'accomplissement d'une évolution qui semblait logique est en revanche particulièrement curieuse dans des cas, comme ceux de Rome ou de Gênes, où la généralisation du nom à deux éléments avait été relativement précoce et rapide<sup>17</sup>.

### b- Nomen paternum changeant à chaque génération (Petrus Alberti).

Il semble que ce soit le système dominant, et il est en tout cas très répandu, et majoritaire partout où le deuxième élément ne se fixe pas. Il peut évoluer vers la chaîne de *nomina paterna*, mais

<sup>16</sup> Ch. Klapisch, *Quel Moyen Age pour le nom?*, p. 476.

<sup>17</sup> E. Hubert, *Evolution générale de l'anthroponymie masculine à Rome du Xe au XIIIe siècle*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne: L'espace italien*, I, p. 573-594 ; A. Birolini, *Etude d'anthroponymie génoise*, *ibidem*, II, p. 466-496.

c'est loin d'être une règle : à Gênes, cette évolution n'a pas lieu ; à Macerata, elle s'arrête au stade des *tria nomina*, qui ne représentent eux-mêmes qu'un quart des occurrences à leur époque de plus grand développement, en 1268, et se raréfient radicalement ensuite ; à Petrognano, dans la campagne florentine, l'évolution est comparable : les dénominations triples se multiplient après la peste, régressent ensuite. On constate ainsi que sur la base du *nomen paternum*, presque partout largement établie, peuvent se gonfler puis décliner des flux d'adjonctions d'un élément supplémentaire, dûs vraisemblablement à des circonstances temporaires. Ailleurs en revanche la chaîne de noms constitue beaucoup plus qu'une exception.

*c- Chaîne de nomina paterna (Petrus Alberti Iohannis).*

La chaîne est souvent réduite à trois éléments<sup>18</sup>, mais peut s'allonger autant qu'il est nécessaire pour situer l'individu, dans une société plus nombreuse, plus concentrée en ville, et où les ramifications des lignages rendent les identifications complexes. Les listes de noms d'habitants de Cortone, entre la fin du XIIIe et le début du XVe siècle<sup>19</sup>, offrent un parfait exemple du processus général d'allongement de la chaîne des *nomina paterna* : deux éléments (nom personnel suivi du nom du père) pour 70% des membres du conseil communal de 1261 (la plupart des autres se contentant d'un nom unique complété par un titre ou une indication de métier)<sup>20</sup> et pour autant des contribuables relevés dans l'estimo de 1309, mais pour 33% seulement de ceux du catasto de 1429 ; trois éléments (nom personnel suivi de deux *nomina paterna* : père et grand-père en principe) pour 4% des conseillers de 1261, 22% des contribuables de 1309, 56% de ceux de 1429 ; un quatrième élément (*nomen paternum* supplémentaire) est ajouté dans 24% des cas lors de la confection d'un *estimo* intermédiaire (1402), par des rédacteurs particulièrement minutieux. La chaîne des *nomina paterna*, dont on voit à Cortone une croissance particulièrement régulière, peut s'allonger jusqu'à sept éléments dans certains cas romains du milieu du XIVe siècle.

*d- Nom collectif en de + ablatif pluriel (Petrus de Albertis).*

Cette forme est largement répandue ; sans aller jusqu'à dire qu'elle domine aux côtés du *nomen paternum*, on peut souligner qu'il y a partout une forte tendance à faire dériver les noms vers un ablatif pluriel ou une autre forme collective, un génitif par exemple. Ces formes se construisent par développement sur plusieurs générations à partir du *nomen paternum* : on passe d'Albertus à de Alberto ou Alberti, puis à de Albertis ou Albertum ; l'éponyme est normalement un personnage important de la famille, mais pas toujours : ce peut être le père de ce personnage important, ce dernier transmettant à ses héritiers son *nomen paternum* sur lequel se construira le nom collectif de la famille. La vogue de ce type de formes en arrive au point que l'on y plie toutes sortes de noms qui ne sont pas des *nomina paterna*, et pour lesquels la logique apparente de la dérivation collective (« fils de.. », « descendants de... ») n'est pas évidente : noms de lieu, de

<sup>18</sup> Florence et Macerata en sont de bons exemples, dans des contextes et des évolutions par ailleurs très différents : voir ci-dessus. A Rome au milieu du XIVe siècle, les références au père et au grand-père constituent plus du tiers de tous les noms (E. Hubert).

<sup>19</sup> Analysées par C. Perol, *Sortir de l'anonymat : apparition et diffusion des noms de famille à Cortone, XIIIe-XVIe siècle*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne: L'espace italien*, I, p. 559-571.

<sup>20</sup> Les listes fiscale ombriennes, à peine plus tardives, commentées par A. Grohmann et par E. Carpentier, présente des caractères très voisins : A. Grohmann, *L'imposizione diretta nei comuni dell'Italia settentrionale nel XIII secolo. La libra di Perugia del 1285*, Pérouse-Rome, 1986, particulièrement p. 107-108 ; E. Carpentier, *Les prénoms à Orvieto à la fin du XIIIe siècle*, dans *Villes, bonnes villes, cités et capitales. Mélanges offerts à Bernard Chevalier*, Tours, 1989, p. 371-379. Voir aussi des analyses concordantes d'après d'autres exemples toscans dans Ch. Klapisch-Zuber, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, 1990, p. 83-133.

métier.... ; les Roberti, famille de Reggio Emilie dont est issu un archevêque *in partibus* de Tripoli, adoptent même le nom de *de Tripolis*<sup>21</sup>. L'idée semble admise, parmi les historiens qui se sont occupés récemment de cette question<sup>22</sup>, que le nom collectif constitue le plus souvent une façon de se désigner aristocratique, exprimant la solidarité lignagère, et que cette pratique se répand par acculturation vers le bas de la société. Son origine semble se trouver dans le patriciat citadin, mais elle gagne la noblesse rurale<sup>23</sup> aussi bien que les groupes sociaux dominés<sup>24</sup>. Ch. Klapisch et A. Molho<sup>25</sup> expriment par ailleurs l'idée que cette façon de se désigner correspond à une société urbaine qui s'organise en grands lignages patriciens, dans lesquels le nom revêt une importance autant politique que familiale ; cette importance est par exemple démontrée, a contrario, par l'interdiction de conserver leur nom qui est signifiée à des lignages de *magnati* par le gouvernement de Popolo<sup>26</sup>. Le nom de famille, tout spécialement lorsqu'il prend une forme collective, constitue à la fois un moyen de repérage des parents (et donc, normalement, des alliés politiques et militaires), un signe de distinction sociale, et un précieux indice de la situation politique d'une personne. La très forte valeur attachée au nom, et ses multiples connotations, amènent paradoxalement à en changer facilement : en cas de séparation des intérêts économiques ou d'éloignement politique d'une branche, celle-ci préfère prendre un autre nom fondé sur un nouvel éponyme<sup>27</sup>.

### 3 - Variations régionales.

Ces différentes façons de nommer ne sont jamais, ou presque, exclusives les unes des autres dans un lieu donné ; on entrevoit cependant une certaine répartition géographique : les différentes villes et régions étudiées ressortissent globalement à l'un ou l'autre de deux modèles respectivement caractérisés, le premier par la prédominance du *cognomen*, avec tendances héréditaires plus ou moins affirmées, et le second par le recours à des formes instables, dans lesquelles le rôle principal revient au nom personnel, généralement récurrent en tant que *nomen paternum*. Cette esquisse de distribution géographique reste bien évidemment très éloignée d'une cartographie des modèles de désignation dominants, puisqu'elle ne repose que sur quelques échantillons, qui présentent eux-mêmes en majorité des situations anthroponymiques assez mélangées.

Dans la plaine padane le « nom de famille » se fixe précocement dans tous les milieux (avec évidemment des différences d'un milieu à l'autre) et joue à la fin du XIIIe siècle un rôle exclusif (Crémone, Pavie sans doute) ou très important sous la variété des formules (ailleurs en

<sup>21</sup> O. Guyotjeannin, *Problèmes de la dévolution du nom...*, p. 571.

<sup>22</sup> O. Guyotjeannin, *Problèmes de la dévolution du nom...*, les études de Ch. Klapisch, A. Molho et N. Wandruszka citées ci-dessus, et F. Menant, *Les modes de dénomination de l'aristocratie italienne aux XIe et XIIIe siècles : premières réflexions à partir d'exemples lombards*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, II, p. 535-555.

<sup>23</sup> F. Menant, *Les modes de dénomination de l'aristocratie italienne...*

<sup>24</sup> N. Wandruszka, *Die Entstehung des Familiennamens...* ; F. Menant, *L'anthroponymie du monde rural*, dans *L'anthroponymie, document de l'histoire sociale...* G. Casarino montre que certains artisans génois adoptent à leur tour le nom collectif au XVIe siècle ; ses origines semblent d'ailleurs n'avoir ici rien de patricien, puisqu'elles pourraient constituer un pan de la mémoire lignagère des campagnards immigrés : G. Casarino, *Alla ricerca di « nome e parentado » : Genova e distretto tra Quattro e Cinquecento*, ci-dessus.

<sup>25</sup> Dans leurs articles du présent volume ; voir aussi Ch. Klapisch, *La maison et le nom...*

<sup>26</sup> Ch. Klapisch-Zuber, *Ruptures de parenté et changements d'identité chez les magnats florentins du XIVe siècle*, dans *Annales ESC*, 1988, p. 1205-1240.

<sup>27</sup> O. Guyotjeannin, *Problèmes de la dévolution du nom...* ; F. Menant, *Les modes de dénomination de l'aristocratie italienne...*

Lombardie<sup>28</sup>) ; en tout cas le nom de famille est ici le repère principal pour l'identification d'une personne et de sa position sociale<sup>29</sup>. Le cas de Venise<sup>30</sup> peut apporter des lumières supplémentaires sur ce modèle, bien qu'il soit tout à fait à part : le système à deux éléments et l'hérédité du second y sont exclusifs de tout autre et stables dès avant l'an mil ; cette évolution, unique en Italie centro-septentrionale, indique bien le rôle central que peut jouer le *cognomen*. Quant aux Génois du XVI<sup>e</sup> siècle, ils utilisent couramment les *cognomina*, mais G. Casarino montre que ceux-ci sont loin d'avoir la même valeur d'identification que dans les cas précédents : on en change facilement, dans un contexte de grande plasticité des désignations, et on se repère plutôt sur les noms personnels pour identifier les individus ; la pratique génoise se tient en somme à mi-chemin des deux pôles que nous sommes en train de définir.

En Italie centrale (Rome et Toscane) et dans les Marches, le nom de famille, plus tardif, n'a pas la même valeur de désignation courante, applicable à tout le monde, que dans les cas septentrionaux que nous venons de citer : les essais de précision (administratifs par exemple) vont plutôt dans le sens de l'accumulation des *nomina paterna*, tandis que le nom de famille a davantage quant à lui une valeur symbolique et n'apparaît pas forcément dans les documents administratifs, ni dans l'usage quotidien. Il convient de distinguer cependant les trois secteurs géographiques :

- dans les Marches, le nom de famille reste extrêmement rare et peu utilisé, en tout cas par écrit.
- en Toscane -représentée essentiellement par les cas florentin et pisan-, le nom de famille se diffuse tardivement, mais se diffuse malgré tout : il est porté par 1/8<sup>e</sup> des chefs de famille florentins en 1345 à Florence<sup>31</sup>, 1/3 en 1427, la moitié en 1632, avec une apparente stabilité du stock de noms utilisés. Selon A. Molho, la diffusion des noms s'est arrêtée après la fin du XV<sup>e</sup> siècle, pour des raisons politiques. A Pise, les familles dirigeantes adoptent le nom de famille, mais plus de la moitié des habitants continue vers 1300 à être désignée par le nom de leur père, et cet usage reste courant jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle au moins<sup>32</sup>. La diffusion se fait à partir de la ville et des élites : les paysans des environs de Florence étudiés par Ch. de la Roncière sont dépourvus de *cognomen*, de même que la grande majorité des notables de la petite ville de Cortone observés par C. Perol jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> Voir aussi le cas piémontais étudié par M. Montanari, *Estimi e antroponomia medievale : l'esempio di Chieri (a. 1289)*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, I, p. 475-486.

<sup>29</sup> On a déjà observé par ailleurs que le deuxième élément majoritaire en Italie du Nord semble être, d'après les monographies réalisées, le toponyme (F. Menant et J.-M. Martin, *Conclusion à Genèse médiévale...l'espace italien*, II, p. 726) : cette préférence est peut-être à mettre en rapport avec la diffusion de l'hérédité de ce deuxième élément. En Italie centrale au contraire vont de pair prédilection pour le *nomen paternum* et persistance de l'instabilité du deuxième élément.

<sup>30</sup> G. Folena, *Gli antichi nomi di persona e la storia civile di Venezia*, dans *Atti e Memorie dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Classe di Scienze Morali, Lettere ed Arti*, t. 129 (1970-1971), p. 445-484; rééd. dans *Id., Culture e lingue...*, p. 175-210.

<sup>31</sup> Sur la situation antérieure, voir les classiques études de O. Brattö, *Studi di antroponomia fiorentina. Il libro di Montaperti (An. MCCLX)*, Göteborg, 1953 ; Idem, *Nuovi studi di antroponomia fiorentina. I nomi meno frequenti del Libro di Montaperti (An. MCCLX)*, Stockholm, 1955.

<sup>32</sup> E. Salvatori, *Il sistema antroponomico a Pisa tra XI e XIII secolo*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne: L'espace italien*, I, p. 487-507, et surtout Eadem, *Il sistema antroponomico a Pisa nel Duecento : la città e il territorio*, ibidem, II, p. 427-466.

<sup>33</sup> « Neuf sur dix des riches Florentins [relevés dans le catasto de 1427] portent un nom de famille héréditaire, contre un sur huit seulement des plus pauvres et contre un paysan sur onze environ » : voir les classiques études de O. Brattö, *Studi di antroponomia fiorentina. Il libro di Montaperti (An. MCCLX)*, Göteborg, 1953 ; Idem, *Nuovi studi di antroponomia fiorentina. I nomi meno frequenti del Libro di Montaperti (An. MCCLX)*, Stockholm, 1955. Ch. Klapisch, *Exploitation démographique et anthroponymique du Catasto florentin de 1427*, dans *Informatique et histoire médiévale*, Rome, 1977, p. 215-224.

- la noblesse romaine connaît une diffusion plus précoce du *cognomen*, mais son usage reste limité à des emplois précis, d'ailleurs assez nombreux dès qu'il ne s'agit pas d'actes de la pratique quotidienne.

#### 4 - Pourquoi ces tendances divergentes dans les façons de se nommer?

Rappelons d'abord un élément important, mais qui n'entraîne pas à lui seul une préférence décisive pour l'un ou l'autre système de désignation. Il s'agit de la révolution dans le choix des prénoms, qui a été particulièrement observée en Toscane, mais qui s'est accomplie partout : un grand nombre d'individus portent désormais les noms de quelques grands saints ; les innombrables noms individuels qui se dispersaient auparavant entre noms germaniques, auguratifs, hypocoristiques..., ne disparaissent pas mais deviennent moins nombreux et ne sont plus portés que par une faible partie de la population. La question, déjà rencontrée lorsqu'il s'était agi de déterminer les circonstances de la diffusion du deuxième élément, se répète<sup>34</sup> lorsque l'on aborde l'évolution de ce deuxième élément vers une forme complexe ou héréditaire : l'identification des dizaines de Jean, de Pierre ou d'Antoine d'une même ville, eux-mêmes fils d'autres Jean, Pierre et Antoine, devient difficile si l'on ne recourt pas, soit à la multiplication des références aux ascendants, soit à l'adoption du *cognomen*, ou à la combinaison des deux<sup>35</sup>. D'un point de vue fonctionnel, le simple allongement de la chaîne des *nomina* paterna, même courants, s'avère d'ailleurs suffisant pour éviter l'homonymie : on réussit en effet à identifier un individu, même dans des parentés nombreuses utilisant un petit nombre de noms, en alternant ceux-ci comme premier, deuxième ou troisième nom (*Albertus Iohannis Petri* se distinguera ainsi de son cousin *Iohannes Alberti Petri*)<sup>36</sup>. La concentration des choix de prénoms a donc peut-être<sup>37</sup> eu un effet sur la croissante précision des désignations, mais non sur le choix de telle ou telle façon d'obtenir cette plus grande précision.

Relevons ensuite, dans cette quête des facteurs d'explication, que les contributions que nous commentons ici ont beaucoup cherché du côté de l'histoire sociale pour comprendre les particularités des situations anthroponymiques qu'elles décrivaient, en particulier la fragilité des désignations et l'absence de nom de famille. Ph. Jansen comme Ch. de la Roncière ont invoqué des situations de crises qui entraîneraient cette fragilité : pour ce dernier, la crise de la paysannerie toscane dans la première moitié du XIVe, assortie de dépossession foncière et d'exode vers la ville (grand thème historiographique, qu'il a vérifié de près dans le village qu'il analyse), a entraîné un affaiblissement des structures familiales et par là même un manque de

<sup>34</sup> Il s'agit plus exactement, entre XIIIe et XIVe siècles, d'une deuxième phase de l'évolution des prénoms, la première s'étant déroulée à peu près en même temps que la diffusion du second élément. La première phase est analysée par toutes les études de *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne: L'espace italien*, I Sur la seconde, voir Ch. M. de la Roncière, *Orientations pastorales du clergé, fin XIIIe-XIVe siècle : le témoignage de l'onomastique toscane*, dans *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1983, p. 43-64 ; D. Herlihy, *Tuscan Names, 1200-1500*, dans *Renaissance Quarterly*, 1988, p. 561-582 ; G. Folena, *Fra i Lapi e i Bindi del Duecento : note di antroponimia fiorentina*, dans *Idem, Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padoue, 1990, p. 211-226 ; B.Z. Kedar, *Noms de saints et mentalité populaire à Gênes, au XIVe siècle*, dans *Le Moyen Age*, 73 (1967), p. 431-446.

<sup>35</sup> Ph. Jansen constate cependant dans les Marches que la concentration du choix des prénoms ne s'accompagne d'aucune de ces deux évolutions.

<sup>36</sup> Ch. Klapisch-Zuber, *La maison et le nom...*, p. 86 ; Ph. Jansen, *L'anthroponymie dans les Marches...*

<sup>37</sup> P. Chareille explique cependant (dans une contribution à paraître dans les actes des rencontres d'Azay-le-Ferron de juin 1997) que le taux d'homonymie (probabilité que deux individus pris au hasard dans un corpus donné portent le même nom) est toujours beaucoup plus faible que le taux de concentration des noms (pourcentage de personnes du corpus portant même nom). Statistiquement, il n'est donc pas indispensable d'accroître les moyens d'identification lorsque la concentration des noms s'accroît. Cfr déjà P. Chareille, *Eléments pour un traitement statistique des données anthroponymiques*, dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, II, 2, p. 245-297.



désignations durables et collectives ; Ph. Jansen, qui se place à l'époque suivante, met en cause la crise démographique qui a suivi la peste, entraînant la mobilité accrue de la population, et des conséquences analogues à celles de la Toscane. Mais on a remarqué au cours de la discussion que la crise existait partout, et n'aurait pas dû à elle seule susciter des évolutions anthroponymiques différentes.

Dans un ordre d'idées voisin, liant l'acte de nommer à la solidité des structures de solidarité, G. Casarino place la question du choix du nom collectif dans une problématique globale de l'immigration rurale à Gênes, et des solidarités qu'elle maintient entre immigrés ; la démarche renverse la problématique classique de l'inurbamento, selon laquelle les immigrés seraient des proies sans défense pour l'acculturation aux pratiques citadines, en particulier les pratiques anthroponymiques ; Casarino montre au contraire le maintien des liens, dans ce domaine comme dans d'autres, avec leurs pays d'origine et avec leurs compatriotes. La Roncière place nettement lui aussi les façons de nommer dans le contexte de la communauté et des différents niveaux de solidarité ; et E. Salvatori explique par le foisonnement des branches, et par la complication des rapports qu'elles entretiennent, les multiples expériences de désignation tentées par les lignages du patriciat pisan au XIII<sup>e</sup> siècle, qui combinent diverses formes de noms collectifs avec des repérages de l'individu par son ascendance directe (*Bonacursus quondam Petri Bardellonis de domo Pandulforum*)<sup>38</sup>.

Le facteur politique apparaît comme l'autre grand moteur de la dénomination et de ses variations. C'est surtout le cas florentin qui, dans notre recueil comme dans la littérature antérieure, permet d'illustrer ce type d'enchaînements. A. Molho voit dans l'évolution des conditions politiques l'explication essentielle de la multiplication des *cognomina* au XIV<sup>e</sup>, puis de leur stagnation après 1427 : dans la première période, le gouvernement populaire cherche à identifier les solidarités, tandis qu'au XV<sup>e</sup> siècle, la classe politique devient un conglomerat de familles, dont la stabilité se reflète dans celle du stock de *cognomina*.

L'évolution des pratiques de désignation entre XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles est donc influencée par deux facteurs majeurs, qui n'apparaissent peut-être pas aussi importants dans l'évolution antérieure, celle qui portait à la généralisation du deuxième élément : le facteur familial et le facteur politique. Dans l'Italie des communes, et encore des seigneuries, ces deux facteurs sont interdépendants, voire indissociables : la politique est affaire de famille, et l'Etat n'est que l'émanation d'un ensemble plus ou moins étendu de parentèles (qui peuvent d'ailleurs être artificielles, comme dans le cas célèbre des alberghi gênois, et dans bien d'autres). Cette classe de gouvernement peut recouvrir une partie importante de la population, comme dans les communes de l'époque consulaire et plus encore dans les régimes de Popolo : c'est alors pour toute cette fraction, parfois majoritaire, de la population, que l'intervention de l'Etat dans la désignation n'est pas un phénomène extérieur, imposé, mais interne, volontaire ou consenti. Il n'y a pas vraiment dans ces milieux succession de deux moments dans la désignation : un moment qui serait dominé par les critères familiaux, puis un autre dominé par ceux de l'Etat. De bonnes illustrations en sont l'attention portée aux noms des familles de magnats par le gouvernement populaire florentin, qui rencontre leur propre intérêt pour le nom, considéré par les uns et les autres comme un élément important de leur identité et de leur prestige ; ou, dans le Nord, la diffusion des noms de famille à l'ablatif pluriel, qui facilite les classements de l'administration communale en même temps qu'elle renforce la conscience d'elles-mêmes des familles, de plus en plus nombreuses et de moins en moins illustres, qui l'adoptent.

---

<sup>38</sup> E. Salvatori, *Il sistema antroponomico a Pisa nel Duecento*, p. 458-459.

Il va de soi que pour la fraction de la population qui n'a en aucune façon voix au gouvernement - les humbles, les ruraux-, l'intervention de l'Etat reste extérieure : l'établissement des listes fiscales repose sur les déclarations personnelles, mais celles-ci ne recouvrent pas nécessairement la conscience que les déclarants peuvent avoir de leur identité, dans toutes ses nuances. Il existe au demeurant différents niveaux de participation au pouvoir politique : la *vicinia* ou la communauté rurale peuvent offrir des occasions de prise de parole, et donc d'identification, à certains exclus des assemblées communales ; c'est particulièrement vrai pour les communautés rurales, organismes fondamentaux de représentativité des paysans dédaignés par la commune urbaine.

D'autre part, la société médiévale, et particulièrement la société communale, n'est pas seulement organisée en catégories horizontales (citoyens/ non citoyens, nobles/*populus/rustici*...), mais verticalement, par les liens de dépendance individuels dont les solidarités recourent celles des classes sociales : chaque famille du patriciat urbain est à la tête de nébuleuses qui agrègent des familles apparentées, des citoyens de moindre volée, liés à elle par des intérêts politiques ou économiques, des vassaux ruraux, des serfs, des tenanciers... Les modèles de dénomination circulent à l'intérieur de ces clientèles, et cette circulation introduit une certaine dose de non-distinction dans une évolution anthroponymique par ailleurs marquée par la recherche de la distinction : l'exemple le plus extrême en est représenté par les serfs du Liber Paradisus bolonais de 1257, qui portent des noms ronflants empruntés au patriciat<sup>39</sup>. La circulation des modèles de désignation emprunte donc des voies diverses, qui suivent soit les échelons de la hiérarchie sociale, soit les canaux internes des clientèles<sup>40</sup>.

La prédominance du *nomen paternum* est-elle liée au caractère citadin de la société, de l'élite en particulier, au détriment de la référence topographique au *castrum* ou au village? Dans les lignages les plus en vue, sans doute<sup>41</sup> ; mais le *nomen paternum* est aussi le type de désignation le plus répandu chez les ruraux, pour des raisons diamétralement opposées : c'est le nom de celui qui n'en a pas vraiment, un ersatz de nom<sup>42</sup>. Mais G. Casarino éclaire bien que le nom personnel peut être couramment préféré au nom de famille, alors même que celui-ci existe : pendant bien longtemps, le mode habituel de classement des index de registres sera l'ordre alphabétique des personnels, et non de ceux de famille ; cette remarque nous introduit à l'idée que le prénom reste le « vrai » et le seul nom de l'identification courante et de la vie quotidienne.

## 5 - Fonctions du nom.

Le nom a d'abord bien évidemment, dans la société italienne de la fin du Moyen Age comme ailleurs, une fonction de désignation individuelle. Pour les besoins de l'identification quotidienne, toutefois, un nom unique, même très commun, suffit, pourvu qu'on le complète éventuellement de celui du père ou d'un sobriquet pour éviter les homonymies. C'est ce qui se passe dans les déclarations fiscales de la campagne florentine ou de Macerata, qui ajoutent simplement, si nécessaire, à l'énoncé proposé par les déclarants eux-mêmes, des éléments tels qu'un ou plusieurs *nomina paterna*.

Mais le nom a aussi une fonction de référence identitaire, qui est dans certains milieux bien plus importante que celle de désignation courante de l'individu, et peut même exclure complètement celle-ci. La valeur identitaire se manifeste dans certaines chaînes de *nomina paterna*, lorsqu'elles

<sup>39</sup> *Liber Paradisus con le riformagioni e gli statuti connessi*, éd. F. Gatta et G. Plessi, Bologne, s.d. (1956).

<sup>40</sup> O. Guyotjeannin, *Problèmes de dévolution du nom*... ; F. Menant, *L'anthroponymie du monde rural*.

<sup>41</sup> F. Menant, *Les modes de dénomination de l'aristocratie*...

<sup>42</sup> F. Menant, *L'anthroponymie du monde rural*.

partent d'un ancêtre illustre dont le nom suffit à situer socialement ses descendants. Mais c'est surtout dans l'usage du *cognomen*, et particulièrement du *cognomen* collectif, que se manifeste cette fonction du nom : les études sur Florence et sa campagne, sur les Marches, sur Gênes rassemblées ici, ainsi que celles sur Rome restées inédites, convergent dans la constatation que le *cognomen* n'est pas toujours porté, et qu'il peut même l'être rarement, voire quasiment jamais, alors qu'il existe pourtant : ainsi il n'apparaît pas dans les *estimi* florentins, ni dans les actes des notaires romains ; Ch. de la Roncière ne découvre celui de telle famille qu'au moment où ses deux branches se séparent, et le nom des Rucellai (de Oricellariis) n'est quant à lui pratiquement pas attesté au XIIIe siècle, et rarement avant 1350 : par exemple l'un des plus influents d'entre eux, vers 1300, n'est désigné que comme Nardus Iuncte (Nardo di Giunta), ses fils comme Cennus Nardi, Iuncta Nardi, etc<sup>43</sup>. On devine pourtant, plus ou moins précisément selon les cas, que le nom de famille existe bien, au moins dans les milieux qui disposent d'éléments suffisants pour construire une conscience collective (richesse, stabilité économique, influence politique...) ; mais ses porteurs ne l'énoncent presque jamais lorsqu'ils doivent manifester leur identité, et il reste à l'état latent. Sa fonction est en fait ailleurs que dans la simple désignation individuelle, et les contributions en ont évoqué trois aspects : solidarité familiale, célébration collective, définition d'une place sur l'échiquier politique de la cité. G. Casarino constate ainsi qu'à Gênes le *cognomen* peut servir à définir des réseaux de relations, qui ne sont d'ailleurs ici pas exclusivement fondés sur les liens du sang. Pour les *baroni* romains, il est mentionné dans les textes qui revêtent une certaine solennité - chroniques, inscriptions, lettres pontificales-, et tout particulièrement lorsqu'il s'agit de célébrer le lignage ; en revanche les actes de la pratique quotidienne l'ignorent<sup>44</sup>. Les situations florentines commentées par A. Molho et Ch. Klapisch, enfin, illustrent abondamment, outre les deux fonctions précédentes, le rôle politique du *cognomen* patricien.

On voit ainsi s'esquisser la connotation élitaire que revêt, dans ce genre de situations, le port du *cognomen* héréditaire. Mais le seul fait de porter plusieurs noms peut avoir une valeur voisine ; on le relève par exemple dans le catasto florentin de 1427, où les citoyens s'identifient par des noms plus nombreux que les ruraux<sup>45</sup>, et dans ceux de Macerata, où une différence analogue court entre les membres du groupe dirigeant et les autres. La pauvreté matérielle et culturelle se traduit par le petit nombre de noms (prénom et nom, voire nom unique, chez les immigrés récents par exemple) et par leur fragilité (*nomen paternum*: changeant à chaque génération). L'étude d'A. Molho montre de façon particulièrement explicite que les deux grandes façons de se nommer, la chaîne de *nomina paterna* et le *cognomen*, ne sont pas en concurrence, mais participent du même approfondissement de la mémoire généalogique et de l'identité familiale : dans la série de documents qu'il commente, l'allongement de la chaîne de références et la diffusion du *cognomen* vont de pair. Ce dernier est simplement bien moins répandu que le nom à plusieurs éléments : en fait, explique Molho, la chaîne de noms est utilisée par tous les notables, et les familles de grande envergure lui ajoutent un *cognomen* dans les grandes circonstances. L'exemple génois et celui de la noblesse romaine permettent de généraliser cette idée : le *cognomen* est un instrument de repérage social plus efficace que l'enchaînement des *nomina paterna*.

### **Éléments de conclusion.**

On ne peut évidemment pas conclure sur une réponse directe à la question qui avait été posée : « où en sont la fixation et la transmission du surnom vers 1300? ». Les travaux effectués ont

---

<sup>43</sup> A. Molho, *Noms, mémoire...*

<sup>44</sup> S. Carocci, contribution inédite au séminaire du 7 avril 1997.

<sup>45</sup> D. Herlihy et Ch. Klapisch, *Les Toscans et leurs familles*, Paris, 1978, p. 532-543.

confirmé que l'Italie centro-septentrionale ne se plaçait que partiellement dans cette problématique. Si l'on veut identifier une tendance d'ensemble, il faut voir plus large : le mouvement qui s'affirme vers 1300 dans les systèmes de désignation personnels de l'Italie communale (ou post-communale) répond, nous semble-t-il, à deux préoccupations :

- situer plus précisément l'individu au sein d'un groupe familial ; particulièrement sensible chez les élites, ce besoin répond souvent à des raisons politiques au sein de la cité-Etat.
- approfondir la mémoire généalogique. Ce souci, qui accompagne des désirs de célébration et de renforcement des solidarités lignagères, se traduit aussi bien par l'allongement de la chaîne de *nomina paterna* que par l'expression, à travers des noms collectifs superposés, de groupements familiaux emboîtés ; on le rencontre aussi dans les conceptions de la famille et du nom qu'expriment à Florence les *ricordanze* étudiées par Ch. Klapisch, les chroniqueurs cités par A. Molho, la législation contre les magnats...<sup>46</sup>

En somme, on est bien dans la problématique de « l'héritage du nom », et les expériences de la société italienne -en dehors de celles des plus pauvres (qui ne disposent que d'un simple *nomen paternum*, et de bien peu de mémoire généalogique)- n'expriment pas du tout l'indifférence envers la façon de nommer, les rapports qu'elle crée, et la transmission du nom. Bien au contraire : ces expériences vont dans le sens global d'un accroissement de la richesse et du sens des désignations, par exemple par la multiplication des références ou l'adoption du nom collectif. Mais, techniquement, ce souci prend des formes qui ne sont pas seulement le système à deux éléments, ni le *cognomen* héréditaire, et les formes engendrées restent souvent relativement fragiles.

François Menant

---

<sup>46</sup> Notons cependant que le nom « de famille » perd en partie, dans ces analyses, sa valeur de « marqueur familial » au sens strict : les communautés qu'il identifie ne sont pas toujours entièrement liées par le sang, et elles peuvent être aussi cimentées par des intérêts communs (y compris des intérêts politiques).

**ENTRE LA FAMILLE ET L'ETAT :  
L'HÉRITAGE DU NOM ET SES DÉTOURS DANS L'ITALIE DES COMMUNES.**

Résumé.

Les sept contributions sur l'Italie communale publiées dans le présent fascicule des MEFM confirment que le nom complexe est général vers 1300, mais montrent aussi que le deuxième élément reste longtemps après cette date peu transmissible et ne devient donc que rarement un véritable « nom de famille ». Le système dominant reste le *nomen paternum* (Petrus Alberti) changeant à chaque génération, qui évolue souvent vers une chaîne de nomina paterna (Petrus Alberti Johannis), et peut être complété par un nom collectif, généralement à l'ablatif pluriel (Petrus de Albertis). Ces façons de nommer divergentes –variables selon les régions, les milieux sociaux, mais aussi à l'intérieur d'un même corpus documentaire- expriment les fonctions différentes que remplit le nom : il s'agit non seulement de désigner l'individu, mais de le situer au sein d'un groupe familial (pour des raisons souvent politiques) et d'approfondir la mémoire généalogique pour célébrer le lignage et renforcer sa solidarité. L'une ou l'autre des façons de nommer concurrentes peuvent, selon les lieux et les cas, remplir ces buts.